

Juan Antonio ne répondit rien. Ses yeux se fixaient sur le parquet. Pendant quelques minutes, il resta immobile, embarrassé, tâchant de rassembler ses idées, n'y parvenant point.

Horace le remarqua, et, ne voulant pas augmenter la peine de son ami en maintenant la conversation sur ce terrain, il essaya sans succès de trouver un autre sujet d'entretien.

— Tes investigations ont dû être mal dirigées, s'écria tout à coup Juan, il est inadmissible que ce mystère n'ait pu être percé. Si tu veux me donner toutes les indications que tu possèdes, je reprendrai l'enquête et je te jure que je serai bientôt sur la voie de la solution.

Horace le remercia du regard.

— Tu nous rendrais un grand service à tous, dit-il, et nous te devrions une reconnaissance éternelle.

Juan Antonio s'était levé, électrisé par son enthousiasme.

— Je reviendrai demain, fit-il, et je m'entendrai, si tu le veux bien, avec sir Richard, à qui tu me présenteras. Dès que nous serons d'accord, je partirai ; il me sera facile d'obtenir de mon chef d'administration un congé illimité, et je reviendrai que lorsque j'aurai réuni toutes les pièces propres à former une conviction décisive.

Il se dirigea vers la porte de sortie.

— Tu t'en vas déjà ?

— J'avais oublié de te dire que je soupe chez mon père.

— Tu t'es donc réconcilié avec lui ?

— Nos querelles sont comme les orages d'été. Une fois passées, le baromètre revient au beau fixe. Adieu. A bientôt.

— Pauvre garçon ! murmura Horace quand il fut seul. Dieu veuille qu'il ne se fasse pas illusion.

Et une grosse larme trembla dans ses yeux.

Pablo Garcia était encore sous le coup de l'exaspération provoquée par l'inqualifiable conduite de Juan lorsqu'il vit, au moment où il s'y attendait le moins, entrer son fils.

Le jeune homme prit un fauteuil qu'il attira près de la cheminée et s'y laissa tomber.

Ce fut l'ancien intendant qui rompit le premier le silence.

— J'espère que tu es revenu à de meilleures idées, dit-il en essayant de prendre un ton sévère.

Juan leva la tête et regarda son père sans répondre.

A ce moment, la porte s'ouvrit, livrant passage à Genaro.

— Je vous apporte une grande nouvelle, dit le forçat d'un air triomphant, la nomination du duc de Balboa au poste de premier ministre de la couronne est, assure-t-on, soumise définitivement à la signature de la reine, et suivant toute probabilité, elle paraîtra après-demain dans la *Gazette officielle*.

— Tu vois, fit Pablo adressant à Juan un coup d'œil d'intelligence, qu'il ne me reste plus, quand tu le voudras, qu'un pas à faire pour assurer la réussite de tous tes projets.

Pablo Garcia savait qu'il ne gagnerait rien à heurter de front son fils et, mentalement, il se demandait s'il n'aboutirait pas d'une manière plus sûre par les voies de la conciliation.

— A quoi bon ? dit le jeune homme dédaigneusement du bout des lèvres. Je t'avais prévenu que tes tentatives perdraient tout. Le duc a parlé sans attendre ton avis. Il s'est fait auprès du peintre l'interprète de ma demande et il a obtenu...

— Un consentement ?

— Un refus.

L'ancien intendant et le forçat eurent tous deux le même mouvement de surprise.

Juan Antonio enfoua ses mains dans ses poches, étendit les jambes paresseusement, haussa les épaules, et avec un sourire qui tâchait de dissimuler son dépit :

— C'est un échec, dit-il.

Puis, se ravisant brusquement, il se leva, et clouant ses prunelles, sur celles du forçat :

— Un échec irrémédiable, répéta-t-il, à moins d'accomplir une condition que je ne puis réaliser.

Genaro soutient sans sourciller le regard du jeune homme.

— Bonne volonté, fit-il en soulignant sa maxime d'une intonation ironique, n'échoue point, même contre un rocher.

— Virginie Stone ne se mariera pas avant d'avoir retrouvé ses parents, reprit Juan Antonio

Le forçat fit un bond sur sa chaise.

— Et si ce qui te paraît impossible avait lieu aujourd'hui même ? questionna-t-il avec un accent qui stupéfia les deux autres interlocuteurs.

Puis, après une minute de contemplation, et sans leur laisser le temps d'interrompre :

— La señorita Stone, dit-il, en reprenant tranquillement sa place et en roulant avec indifférence sa cigarette dans ses doigts, la señorita, dis-je, ignore, fort heureusement pour nous, quel est son vrai nom. Elle se croit la sœur du peintre, et il convient pour la bonne issue de tes plans, Juan Antonio, et des miens, Pablo Garcia, d'exploiter habilement cette illusion.

Il alluma sa cigarette et en tira longuement une bouffée de fumée.

— Le hasard, continua-t-il, nous favorise. En allant, par ta demande, droit au cœur de cette jeune fille, tu y as fait vibrer, *muchacho*, un tout autre amour que celui que tu voulais y faire naître. Pourquoi ce cœur battrait-il à la première de tes paroles, surtout quand cette parole n'arrive à lui que sous la formule banale d'une sollicitation de prétendant ? La señorita Stone te connaît à peine. Tout ce qu'elle sait de toi peut-être, c'est que tu es l'ami de son frère, le fils du millionnaire Pablo Garcia, le protégé du duc de Balboa. Ces avantages ne suffisent point pour te faire aimer d'une femme dont l'innocence n'a pas dépassé la période de la simplicité. Pour mériter cette main, que tu t'es borné à faire demander officiellement, quelles preuves as-tu données de ton dévouement, quels services as-tu rendus, quelle reconnaissance te doit-on ? Combien ta situation ne changerait-elle pas tout à coup, avec quels transports tout différents ne serais-tu pas accueilli, si tu combats l'impatientte espérance de cette affection filiale si longtemps éprouvée par l'attente, si ce père, si longtemps regretté, tu le ramena dans les bras de son enfant, après l'avoir sauvé du plus grand des dangers ?

Juan Antonio le considérait fixement, prouvant par son mutisme qu'il ne comprenait pas.

— Un père est toujours un père, comme dit la chanson catalane : on l'accepte avec d'autant plus d'empressement et de joie que l'on s'est cru orphelin pendant seize ans ; le regard qui s'enchaîne sur lui est trop voilé de pleurs pour analyser ses traits ; on le reconnaît dès qu'il se présente, dût-on ne l'avoir jamais vu, et l'on se laisse presser sur sa poitrine, pour peu que son effusion paraisse naturelle. Tout ce qu'il faut à l'acteur pour soutenir son rôle dans cette comédie c'est la chaleur communicative de l'émotion, du geste, et la science parfaite de la gamme des exclamations.

Juan Antonio restait debout, la main appuyée sur le dossier d'un siège, les prunelles fixes, se demandant où le forçat voulait en venir.

— Le peintre et sa sœur ont le naturel crédule et bon, poursuivit Genaro ; ils ne tarderont pas à me montrer la vénération que l'on a pour le droit paternel. Je saurai comment m'y prendre pour éveiller cette tendre sympathie, à laquelle on ne résiste point. Une fois ce lien formé et je ne demande pour cela que huit jours, le hasard qui gouverne le monde et les hommes, pourvu qu'on sache lui ménager les occasions, amènera chez moi et chez mes enfants Juan Antonio Garcia. Tableau ! Quoi ! vous connaissiez déjà celui à qui je dois la vie et, ce qui vaut plus que la vie, l'honneur. Horace et Virginie sont tout yeux et tout oreilles. Alors je raconte avec l'accent ému de la vérité une histoire touchante que m'inspire le moment. Virginie qui jusqu'à ce jour n'avait jamais arrêté son regard sur toi, *muchacho*, t'admire aussitôt comme un héros ; son enthousiasme te grandit tout à coup dans son esprit ; elle se souvient, sans que tu aies besoin de le lui rappeler, de la passion profonde et à peine trahie que tu ressens pour elle, et son âme naïve et sincère s'exalte en prenant sa part de la dette de gratitude que je n'ai pas encore acquittée envers toi. Pourquoi n'aimerait-elle point celui à qui son père est redevable de tout ? Ton mariage n'est plus alors qu'une question de temps, et d'avance je puis te permettre que la date en sera bientôt fixée.

— L'entreprise est audacieuse, objecta le jeune homme.

— Mais immanquable.

— Le duc en est-il averti ?

Genaro eut un sourire atroce.

— Le duc, dit-il, est en proie depuis quelque temps à je ne sais quelles sottises terribles. Il a tiré le vin et se refuse à le boire, parce qu'il s'y trouve au jourd'hui un peu de lie. Il a mis le pied dans un guépier, faute de résolution. Nous lui viendrons en aide, sans qu'il le sache, malgré lui, et avant que les guêpes aient le temps de le piquer. Quant à toi, Juan, sois prudent et muet ; d'ici à demain, attends que je te dicte ta ligne de conduite, et reste invisible pour tout le monde. Nous jouons une grosse partie que nous gagnerons si nous ne négligeons aucune précaution.

En achevant ces paroles, le forçat se pencha sur l'épaule de Pablo, qui s'était rapproché de lui, et, tout bas, d'une voix à peine intelligible il chuchota rapidement à l'oreille de l'ancien intendant :

— La noce aura lieu dans quinze jours au plus tard, et alors...

Un geste significatif compléta la phrase.

— Tu as raison, dit Pablo Garcia, le duc est un empêchement. Ses scrupules de conscience, finiraient par nous perdre sans le sauver.

Puis, craignant d'avoir été entendu par son fils, et pour lui donner le change :

— A quand la comédie ?

— A demain : ne vous l'ai-je pas dit à tous deux.

Il me reste à fixer quelques fils de la chaîne. La trame passera toute seule.

— A demain, donc.

Genaro sortit.

Pendant un quart d'heure Pablo et son fils demeurèrent absorbés dans leurs pensées. Aucun des deux ne parla. Ils sentaient une contrainte.

— As-tu fait tes conditions avec lui ? demanda enfin Juan Antonio.

L'ancien intendant eut un frémissement.

La question l'embarrassait. Evidemment le jeune homme avait compris ce que voulait dire la dernière réticence de Genaro.

D'un coup d'œil Juan saisit l'expression de la figure bouleversée de son père.

— Le duc vous gêne, dit-il flegmatiquement, vous le supprimez, rien de plus juste ; c'est d'ailleurs de bonne guerre, demain il en ferait autant de vous deux.

— Pablo le regarda ébahi. Décidément la feinte était inutile.

Il fit un pas, mais bientôt, pris d'un doute abominable :

— Ces papiers, dit-il impérieusement, qu'en as-tu fait ?

Juan hochait la tête.

— Ils sont en bonne main, fit-il en traînant à dessein sur chacune de ses paroles.

— Misérable tu veux donc ma ruine et la tienne !

— Moi ? Jamais de la vie !

Il le contempla ironiquement.

— J'ai mis sous séquestre les gages que j'ai pu me procurer de ton attachement paternel.

— Qu'est-ce à dire ?

— Je t'ai demandé si tu avais fait tes conditions avec Genaro. Tu ne m'as pas encore répondu. Aussi bien je savais d'avance ce que tu avais à dire. Tu me l'as donné à pressentir plus d'une fois. Tu n'as pas été élevé à ton école sans avoir appris à profiter de tes leçons et à deviner ta pensée. Le duc te porte ombrage aujourd'hui. Tu te débarrasseras de lui par tes moyens ordinaires. Puis ce sera le tour de Genaro. Puis ce serait le mien, si je n'avais veillé à ma sauvegarde personnelle. Sache donc ceci une fois pour toutes : il y a entre le duc et toi, comme entre toi et Genaro, une chaîne qui t'attache à eux. Cette chaîne, tu veux la rompre. Je ne m'y oppose point, puisque j'y ai intérêt ; mais entre toi et moi la situation n'est pas la même. Je veux te mettre hors d'état de me faire disparaître par tes procédés sommaires, et arrêter ta main le jour où il te prendrait envie de la tourner contre moi. J'ai commencé la lecture de tes papiers. Ils sont très curieux, et je connais quelqu'un qui m'en donnerait, le cas échéant, plus de millions que je n'en puis attendre de ta générosité.

Il ricanait amèrement.